

## YOURCENAR ESSAYISTE ET L'ARGENTINE<sup>[1]</sup>

par Blanca ARANCIBIA (Cuyo-Mendoza)

Dans les grandes lignes, les essais de Yourcenar sont divisés en deux tendances, car il y a ceux qui laissent le texte dans un certain flottement quant à son caractère générique, c'est-à-dire son appartenance légitime au genre "essai" ; et les autres qui ont pour objet un aspect du réel – des lieux, des choses, des idées... Les essais de ce dernier type, où l'art prend une large place, sont tranchants, arrêtés, définitifs pour tout dire. Des écrivains, ses *âmes parallèles* – pour paraphraser Plutarque –, elle choisit ceux qu'elle aime. Soit que ces textes aient servi de préface à ses traductions, soit qu'ils aient été des "pièces de circonstance", ils se font remarquer par une singulière pénétration de lecture heureusement loin des jargons académiques ou des lubies passagères.

Parmi les lieux qui l'incitent, figure indirectement mon pays ; parmi ces écrivains deux argentins – Enrique Larreta, l'auteur d'un roman historique de 1908, et notre grand Jorge Luis Borges. Les trois textes se trouvent dans le volume posthume d'essais, *En pèlerin et en étranger* <sup>[2]</sup>.

Penser à une étude sur l'image de l'Argentine chez Yourcenar, jusqu'à 1989, année où paraît chez Gallimard ce volume, était une entreprise hasardeuse et un travail incertain. Quelques maigres mentions dans le *Discours de réception à l'Académie française* fournissaient peu d'éléments pour en tirer une conclusion quelconque. A la table de matières du volume en question, trois textes : le premier, "L'homme qui aimait les pierres", nouvelle version de son *Discours de Réception...* ; le deuxième, "A un ami argentin qui me demandait mon opinion sur l'œuvre d'Enrique Larreta", article dont le titre est presque aussi long que le texte lui-même ; et enfin, "Borges ou le voyant", dernière conférence prononcée à Harvard en 1987. Le sujet prenait du poids, même si ce n'était pas énorme chose.

---

[1] Texte de la conférence prononcée par Blanca Arancibia à l'Université de Tours lors de l'Assemblée Générale de la S.L.E.Y., le 19 mars 1992.

[2] Toutes les citations renvoient à l'édition *En pèlerin et en étranger*, Paris, Gallimard, 1989, avec pour seule mention le numéro de la page.

Le premier des essais effleure l'Argentine par le biais de Roger Caillois. Son prédécesseur au fauteuil de l'Académie avait accepté en 1943 pour *Les Lettres françaises* un essai de Yourcenar, alors en résidence provisoire – croyait-elle – aux Etats-Unis. Caillois dirigeait cette revue à Buenos Aires, “avec l'appui de cette admirable protectrice des lettres, Victoria Ocampo” (p. 181). Venant de cet “autre point du monde”, la revue était, dit Yourcenar, un témoignage de l'universalité de la culture française (*ibid.*).

Un court ouvrage de Caillois, “Patagonie”, lui fournit la base pour trois ou quatre traits élémentaires qui esquissent à ses yeux une image de notre pays. L'Argentine est, pour Marguerite Yourcenar, “un pays neuf situé à d'immenses distances” (p. 192). L'Argentine est dans cette image aux confins du monde. C'est le *finis terrae*. Voilà que pointe le stéréotype de l'écart, du pourtour du géographique, cette marge à laquelle d'après Borges, nous appartenons. Notre lointain pays est le “hors-monde”, pourrait-on néologiser sur “hors texte ou “hors sujet”, puisqu'il est “l'exil hors des idées reçues” (p. 192). Lisez : le déracinement de la tradition européenne. Curieuse phrase pour se rapporter à un pays fanatiquement francisant, le moins latino-américain des pays latino-américains, malgré les souhaits de panaméricanisme. Yourcenar se serait-elle laissée entraîner par le stéréotype ?

L'évocation continue : le “ciel austral”, à “la dureté nette et pure”, couvre un de “ces grands pays muets, qui ne doivent rien encore à l'effort de l'homme” (p. 193). *Muet*, c'est une insistance manifeste sur “l'exil hors des idées reçues” ; *muet* doit être traduit par “sans voix”, “sans expression” parce que “sans tradition”. L'identité argentine – même si elle est ici élargie par synecdoque, de la Patagonie au reste – se restreint donc pour Yourcenar au stéréotype géographique déjà exprimé et ensuite renforcé : pays qui n'a pas été “sali” par l'homme (*ibid.*), constitué de “paysages fossiles d'un monde qui, semble-t-il, a accumulé sur soi des milliers d'années sans VIVRE au sens où l'homme entend VIVRE, réserve anachronique d'espaces grands ouverts” (*ibid.*).

Pour un connaisseur de Yourcenar, ce poids stéréotypique n'est pas que négatif. Deux ou trois pistes peuvent guider une interprétation différente de celle qui s'impose d'emblée. Le paysage non encore souillé par l'homme est une sorte de réservoir sacré pour celle qui fit dire à Hadrien :